

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les polars forment la jeunesse

Martine Latulippe

Volume 32, Number 1, Spring–Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1524ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Latulippe, M. (2009). Les polars forment la jeunesse. *Lurelu*, 32(1), 11–14.



Camille Bouchard



Benoît Bouthillette
(photo : Yanick MacDonald)



Chrystine Brouillet
(photo : Josée Lambert)



François Gravel
(photo : Martine Doyon)



Michèle Marineau
(photo : Martine Doyon)



Robert Soulières
(photo : Alexis Laflamme)

Les polars forment la jeunesse

Martine Latulippe

Ceci est la version abrégée d'un texte paru dans la revue Alibis de l'hiver 2009.

Comment naissent les habitudes de lecture? Si le polar est de plus en plus un genre prisé par les adultes, est-ce parce qu'il y a plus de diversité proposée aux jeunes lecteurs et qu'ils deviennent plus tôt adeptes de littérature policière? Un grand nombre d'adolescents ont un jour découvert qu'ils aimaient lire grâce aux romans d'Agatha Christie, Raymond Chandler, Stephen King... Plus près de nous, des auteurs québécois talentueux proposent aussi à notre jeunesse des polars ou des romans d'aventures. Pensons entre autres à Camille Bouchard, Benoît Bouthillette, Chrystine Brouillet, François Gravel, Michèle Marineau et Robert Soulières. Écrire pour les jeunes, est-ce le même travail qu'écrire pour les adultes? Est-ce plus contraignant? Peut-on parler de tout? Avec la complicité de ces six auteurs jeunesse québécois, je me suis penchée sur la question.

Premiers pas sur la voie du crime

Martine Latulippe – Quel est le premier polar jeunesse que vous avez publié? Qu'est-ce qui vous a amenés à l'écriture de romans de ce genre pour les jeunes?

Camille Bouchard – Mes premiers textes qui correspondent vraiment au genre seraient ma série «La Bande des 5 continents». Ça date de 2006. C'est assez récent. Je trouve que mes romans, en général, touchent davantage le genre «aventures» que «polar». C'est vraiment le genre qui s'est présenté quand j'ai créé cette série, qui se voulait plutôt un éloge des différences multiculturelles.

Benoît Bouthillette – *La Nébuleuse du Chat*, aux Éditions de la Bagnole. La proposition était d'écrire un archétype de roman policier dans une nouvelle collection qui allait proposer des romans de genre, avec un dossier didactique permettant de situer le travail de l'auteur. L'offre est survenue alors que j'avais été tenu à l'écart de l'écriture pendant presque une année complète; le roman fut une occasion de me réapproprier l'écriture.

Chrystine Brouillet – Spécifiquement policier? *Le complot*, à La courte échelle.

François Gravel – Il y avait quelques éléments dans certains livres de la série «Klonk» (1993-2004), et la couleur prédominante de la série «Sauvage» (2002-2008) est certainement le noir. Il y a donc toujours eu un élément de mystère dans mes romans jeunesse. J'aime raconter des histoires; dans un mystère à résoudre, c'est saprément intéressant!

Michèle Marineau – *L'Homme du Cheshire* (Québec Amérique, 1990). J'ai repris les personnages de ce livre

dans *Rouge poison* (Québec Amérique, 2000), qui mérite peut-être davantage le nom de polar. Ce qui m'a amenée à ce genre, c'était mon amour pour le polar en général.

Robert Soulières – C'était *Le visiteur du soir*; le vol d'un tableau de Jean Paul Lemieux au cours d'un carnaval étudiant... en 1980.

Jeunesse délinquante

M. L. – Enfant, lisiez-vous du polar? À quel âge environ avez-vous découvert ce genre littéraire?

C. Bouchard – J'étais trop jeune pour que je m'en souviene; peut-être que mon ourson s'en rappelle... Puisqu'il n'y avait pas tellement de littérature jeunesse dans mon temps, je lisais Harry Dickson, Rouletabille, etc. Mais je ne choisisais pas ces romans pour le genre, je lisais tout ce qui me tombait sous la main...

B. Bouthillette – Enfant, j'ai tout lu. Oui-oui, Babar, Jules Verne, Pif Gadget, Spirou, en plus des livres que lisait ma mère; peut-être certains romans de Guy des Cars peuvent-ils être qualifiés de polars. Mon premier «véritable» polar : *Isabelle Bell*, d'André Rufiange. André Rufiange est la raison pour laquelle j'écris aujourd'hui : tenter de susciter le même éclat qu'il faisait jaillir dans les yeux de ma mère à la lecture de ses chroniques sociales irrévérencieuses, tendres et drôles. Mais, avant tout, Bob Morane.

C. Brouillet – Oui, je lisais le «Club des Cinq» et surtout les «Fantômette»... j'avais même un costume de Fantômette et je tentais de mener des enquêtes (malheureusement, il y avait peu de mystères à résoudre dans mon enfance bien calme!).

F. Gravel – J'ai relu des dizaines de fois les bandes dessinées classiques (*Tintin*, *Spirou*) avant de passer à la populaire série «Bob Morane», qui a marqué beaucoup de lecteurs de ma génération. Il faut dire qu'il ne se publiait pas grand-chose à cette époque, ou du moins que nous n'y avions pas accès. Mon premier vrai roman policier a été *Étude en rouge*, de Conan Doyle, que j'ai dévoré quand j'avais quatorze ou quinze ans. Ce fut l'un des grands moments de lecture de ma vie, toutes catégories confondues. J'ai lu à la même époque les Rouletabille et les Arsène Lupin, avec moins de plaisir cependant. J'ai vraiment été contaminé par Sherlock Holmes : dans mon esprit, un véritable roman policier doit nécessairement se dérouler à Londres, avec du brouillard si possible, ou alors à New York. Un policier crédible ne peut tout simplement pas s'appeler Didier et encore moins manger du cassoulet.

M. Marineau – Oui. Vers neuf ans, je dirais, avec les livres d'Enid Blyton (le «Club des Cinq», le «Clan des Sept»...).



R. Soulières – Vers douze ou treize ans, j'ai découvert Agatha Christie. Ses livres m'ont tout de suite fasciné. Et par la suite, ce fut ceux de Gaston Leroux, Conan Doyle, etc.

Des motifs?

M. L. – Grande question s'il en est une... pourquoi écrire du polar pour les jeunes? Au-delà du divertissement, que permet ce genre?

B. Bouthillette – Aujourd'hui plus que jamais, leur donner des héros qui prennent racine, qui s'incarnent dans le réel. Redonner au jeune lecteur une emprise sur le monde en leur proposant des héros qui agissent sur le concret. Les extirper du fléau du fantastique, de la domination du genre, donc d'une pensée unique. Le polar sert avant tout à faire un portrait du monde en y inscrivant des héros qui incarnent les valeurs de leur époque. Ils symbolisent la quête perpétuelle du bien contre le mal. Tenter de créer une mythologie qui soit propre à notre époque; ré-ancrer le mythe dans le réel duquel il émerge.

Nul besoin de recourir à des dragons pour symboliser les craintes que nous devons vaincre, surtout que la métaphore ne semble pas tacite auprès du lectorat, je n'ai pas l'impression que l'on dise aux jeunes que les dons magiques qu'on retrouve dans les livres symbolisent les talents que chacun porte en lui. J'ai l'impression qu'on est en train de faire croire que tout finit par s'arranger par magie. On ne fait plus appel au mystère de la religion, mais on renvoie le pouvoir sur nos vies à une même force extérieure.

C. Brouillet – J'écris du polar pour les jeunes parce que j'ai aimé en lire et qu'il n'y avait pas tellement de choix à l'époque pour les jeunes lecteurs. Je pense qu'une histoire captivante, pleine de rebondissements, incite les jeunes à la lire. On peut aussi profiter d'une intrigue pour mettre les jeunes en garde contre certains dangers (j'ai ainsi parlé des périls d'une fugue dans *Un jeu dangereux*). Toutefois, je ne pense pas à délivrer absolument un «message» quand j'écris; ce qui m'importe, c'est que le lecteur oublie son quotidien le temps de la lecture.

F. Gravel – Quand on me demande pourquoi j'écris pour les jeunes en général, tous genres confondus, je réponds souvent que j'écris pour l'enfant que j'étais. Je veux consoler cet enfant, le réjouir, l'amuser, lui faire découvrir des êtres humains différents de ceux qui l'entourent, lui montrer qu'on peut multiplier les possibles. Je souhaite que cet enfant puisse sortir de lui-même, l'espace d'une lecture, pour mieux y revenir, riche de nouvelles expériences. Ce qui m'amène à reposer ainsi la question : qu'y aurait-il de mal à ce que ce soit *seulement* du divertissement? Divertir quelqu'un de lui-même et de ses malheurs me semble une tâche méritoire.

M. Marineau – Il me semble que cette question peut s'appliquer à tous les genres. Personnellement, j'aime lire des polars, j'aime inventer des intrigues, j'aime en écrire, pour les jeunes comme pour les adultes. Le grand intérêt du genre, pour moi, c'est qu'il permet d'aborder tous les sujets possibles dans une histoire captivante, qui va garder l'attention des lecteurs. Un polar peut être palpitant, drôle, profond, émouvant...

R. Soulières – On peut y mettre de tout : action, aventure, suspense, un soupçon de violence, un meurtre ou deux, mais avec une certaine parcimonie.

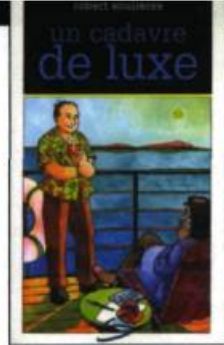
Deux poids, deux mesures

M. L. – Vous écrivez tous pour les adultes et pour les enfants (romans, nouvelles...). Quelle est la différence majeure, selon que vous écrivez pour les uns ou pour les autres?

C. Bouchard – La trame des histoires que je destine aux plus jeunes est moins complexe. C'est la différence majeure. Mais il y a d'autres dissemblances qui rejoignent tous les genres de littérature, pas seulement le polar, notamment dans l'adoucissement des scènes de violence, dans les descriptions des crimes perpétrés, dans l'absence (ou quasi-absence, en fonction de l'âge du lectorat) de sexualité, etc.

B. Bouthillette – Le ton. La tendresse doit remplacer la force brute. J'ai choisi de transporter mon héros et mes personnages dans un univers qui met en scène une jeune fille de douze ans. Les envolées lyriques de mon narrateur doivent être ramenées à un style simplifié. La plus grande difficulté a été de trouver le juste milieu entre la voix de Benjamin Sioui et une formulation qui soit accessible à un (bon) lecteur de dix ans et plus. Il m'était primordial que les adultes y trouvent aussi leur compte et retrouvent les personnages qu'ils ont aimés, sous un éclairage différent. La difficulté majeure tient au fait qu'écrire est avant tout une question de musicalité. Quand j'écris pour les adultes, je sais quand ça sonne juste. Pour les enfants, je ne peux que me projeter à l'époque où j'avais dix ou douze ans, sans pouvoir passer outre le fait que j'étais un grand lecteur. Je ne sais jamais si ce que j'écris sera lisible pour un jeune de douze ans, je sais par contre que la relation que je dépeins est juste parce qu'elle se base sur ma propre expérience avec des jeunes de cet âge.

C. Brouillet – La différence majeure? Le nombre de pages... et donc la complexité des intrigues. Je choisis aussi des sujets plus durs pour les adultes et ces romans peuvent se terminer sur une note amère, alors que je ne le fais jamais quand il s'agit de romans jeunesse.



F. Gravel – Les romans pour la jeunesse sont généralement plus courts que les romans pour adultes, et il y a une excellente raison à cela : les jeunes comprennent plus vite, pas besoin de tout leur expliquer. Quel que soit le public, le travail est le même : il s'agit d'aligner des mots en espérant créer des images dans la tête du lecteur. Comme les enfants débordent d'imagination, il leur suffit de peu de mots pour décoller. L'action est donc plus serrée. Les adultes, en revanche, sont lents, et leur imagination s'est usée avec le temps.

M. Marineau – Je ne vois pas de différence entre écrire pour les ados et écrire pour les adultes. Pour les enfants plus jeunes, je me sens moins à l'aise. Je me pose plus de questions sur mon écriture. Je dois faire preuve de plus d'esprit de synthèse.

Indice... de difficulté

M. L. – Considérez-vous plus difficile d'écrire du polar (ou du roman d'aventures) pour les jeunes ou pour les adultes?

C. Bouchard – Pour les jeunes. À cause des dissemblances citées, il faut rendre l'histoire intéressante sans certains artifices spectaculaires. Tout repose sur le suspense et les personnages. De plus, le lecteur jeune est plus sélectif et moins tolérant que le lecteur adulte. Il ne faut jamais le décevoir.

B. Bouthillette – Il est beaucoup plus difficile d'écrire pour les jeunes. En raison du format, on ne peut se permettre de tomber dans l'épique, ce qui permettrait d'étoffer un propos, une crédibilité, une pensée, comme dans le roman pour adultes. Ce qui paraît moraliste dans un roman pour adultes peut passer pour moralisateur dans un roman jeunesse. Nous sommes toujours aux prises avec les notions de bien et de mal, dans le polar. Être moraliste, c'est simplement affirmer que le bien et le mal existent, et tenter d'y tracer sa voie à l'intérieur. Être moralisateur, ce serait d'affirmer qu'il existe un bien pour triompher du mal. Ça, je laisse ça aux romans de chevaliers et de porte-étendards.

C. Brouillet – Ni l'un ni l'autre; les difficultés sont différentes.

F. Gravel – Écrire est une activité qui me procure un plaisir intense. Je ne le ferais pas sans cela. Quel que soit le public, j'y trouve la même excitation – et les mêmes difficultés. Je dirais qu'il y a autant de travail par pouce carré de texte dans un roman jeunesse que dans un roman pour adultes, et un peu plus de plaisir dans un roman jeunesse.

M. Marineau – Pour l'écriture elle-même, ça s'équivalent. Quand j'arrive à dépasser toutes mes craintes et à me laisser aller au plaisir d'écrire, il n'y a pas de différence. En revanche, mes craintes ont été plus paralysantes pendant plus longtemps quand j'ai entrepris l'écri-

ture de mon seul roman pour adultes jusqu'à maintenant (*La troisième lettre*, 2007).

R. Soulières – Je dirais que c'est plus difficile d'écrire pour les adultes. Il faut que l'écriture, la structure, la crédibilité et la vraisemblance de l'histoire soient plus que parfaites. Le lecteur adulte m'apparaît plus exigeant, car il est plus cultivé forcément et il a lu davantage de romans policiers et vu davantage de films que le jeune lecteur.

La question qui tue

M. L. – Trouvez-vous que la situation du polar a changé? Que vous devez être plus politiquement correct qu'avant?

C. Brouillet – Je ne sais pas... Je ne lis pas tellement les polars écrits par mes collègues.

B. Bouthillette – Les romans jeunesse que je lis m'ennuient. Je ne parle pas spécifiquement des polars. On dirait toujours un univers formaté. La rectitude langagière est désolante. On écrit des romans normatifs dans l'espoir de se retrouver inscrit au programme des collectivités scolaires. Les valeurs et vertus pédagogiques d'un bon roman se trouvent dans le portrait des situations de vie qu'il dépeint, et non dans la conformité de sa langue. On lit des romans pour apprendre la vie, non pas pour apprendre à lire. On buvait du scotch dans les romans de Bob Morane.

C. Bouchard – Je ne connais pas suffisamment le polar pour avoir une réelle opinion sur le sujet. Toutefois, la littérature jeunesse en général a intérêt à ne pas trop se polir, à évoluer avec la même courbe que celle de son lectorat. L'an dernier, lors d'une rencontre avec des adolescents, une jeune fille m'a dit : «Ici, dans l'école, il n'y a pas une classe où au moins une fille n'ait de contact avec un *pimp*. Alors, pourquoi des auteurs s'obstinent à nous raconter des histoires de bébés?»

M. Marineau – Avant quoi? Je n'ai pas écrit beaucoup de polars, mais je les ai écrits de la même façon que mes autres livres, avec les mêmes préoccupations. Quand j'écris, je me pose souvent des questions sur ce que je devrais dire, et comment, mais je me pose ces questions par rapport à moi-même et à mes valeurs, non en fonction de ce que diront l'éditeur, les enseignants ou les parents. En fait, je me trouve parfois trop moralisatrice, mais c'est mon problème à moi, ça ne m'est pas imposé de l'extérieur!

R. Soulières – Plus qu'avant, non, pas particulièrement, les temps n'ont pas beaucoup changé. Avec les jeunes, on peut tout dire, mais ce sont les enseignants et les bibliothécaires qui choisissent, donc pas trop de sang, pas trop de violence – alors que le genre commande ça! À la télé, tout ça passe étrangement mieux que dans un livre. Dommage. Je comprends que les écrivains se sentent un peu brimés et qu'ils s'autocensurent parfois.

Dites-nous tout

M. L. – Jusqu'où peut-on aller quand on écrit pour les jeunes? Peut-on parler de tout?

R. Soulières – On peut certes parler de tout, mais il faut mettre des gants blancs... et avec des gants on écrit moins librement.

C. Bouchard – On peut leur parler absolument de tout. C'est la manière de le dire qui varie en fonction de l'âge. Dans ma série «Les Voyages de Nicolas», pour les huit ans et plus, je parle de trafic humain, d'enfants esclaves, de trafic d'organes, etc. Mais on ne trouvera pas de scènes où les trafiquants battent les enfants, par exemple, ni de médecins qui fouillent le corps d'une victime pour prélever les organes... Il faut savoir limiter l'horreur sans la taire.

F. Gravel – On peut certainement parler de tout, mais pas n'importe comment. Une glorification du sexisme ou du racisme serait par exemple inacceptable, de même d'ailleurs qu'une incitation à consommer des drogues dures... La liste pourrait s'allonger. On imagine mal, de même, un traité de désespoir à l'usage des jeunes, avec un guide du suicide en annexe. Si de tels livres étaient publiés, j'exigerais volontiers une forme de censure. Ce n'est heureusement pas nécessaire : les auteurs jeunesse ne sont pas si bêtes, les éditeurs non plus.

M. Marineau – Je crois qu'on peut parler de tout. Mais la façon de le faire change selon l'âge des lecteurs, selon les auteurs aussi. Les enfants et les ados savent déjà, à des degrés divers, qu'il y a des malheurs dans le monde, des injustices, des horreurs même. Il y a aussi de belles et grandes choses, des gens admirables... On peut parler de tout ça dans les livres. Les livres peuvent expliquer, consoler, divertir, donner à réfléchir, accompagner. De toute façon, ce n'est pas à l'auteur de décider quel rôle jouera son livre. Il écrit ce qu'il a envie ou besoin de dire, du mieux qu'il peut, et les lecteurs en font ce qu'ils veulent ou ce qu'ils peuvent. Évidemment, je serais incapable de justifier qu'on présente aux jeunes de la littérature haineuse, ou méprisante, ou totalement désespérée. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas parler de suicide, de meurtre, de torture ou de haine dans des livres pour les jeunes. Il faut cependant respecter leur sensibilité, leur intelligence, leur capacité à absorber telle ou telle notion.

C'est tout pour le moment, mais ne quittez pas la ville

M. L. – Une dernière question : travaillez-vous actuellement sur un projet de polar jeunesse?

C. Bouchard – Je poursuis ma série «Les Voyages de Nicolas».

B. Bouthillette – J'ai en tête la suite de *La Nébuleuse du chat*, et, pour une rare fois chez moi, le canevas est déjà prêt, les grandes lignes sont toutes tracées. Le roman s'articulerait cette fois autour des garçons, il s'intitule pour l'instant *Le Jour de la marmotte*, et il mettrait toujours en scène Benjamin Sioui.

F. Gravel – *La Cagoule* est paru en janvier chez Québec Amérique, un roman très noir, dans la lignée de la série «Sauvage».

M. Marineau – Oui. Un roman qui réunit les personnages de *Rouge poison* et du livre *Les vélos n'ont pas d'états d'âme*.

R. Soulières – Non, mais ça mijote dans la marmite à idées, et j'ai aussi des projets pour deux ou trois nouvelles pour adultes...

Le polar et le roman d'aventures jeunesse sont en plein essor au Québec... n'hésitez pas à partir à leur découverte. Et bonne lecture... quel que soit votre âge!

**Bibliographie très partielle des auteurs interviewés**

Camille Bouchard

Série «La bande des cinq continents», coll. «Chat de gouttières», Soulières éditeur, 2005 à 2007.

La mèche blanche

Le monstre de la Côte-Nord

L'étrange monsieur Singh

Les vampires des montagnes

Pacte de vengeance

Série «Les voyages de Nicolas», coll. «Roman noir», Éd. Dominique et compagnie, 2007 à 2009.

Danger en Thaïlande

Horreur en Égypte

Complot en Espagne

Pirates en Somalie

Ainsi que...

La déesse noire et *Les tueurs de la déesse noire*, coll. «Boréal Inter», Éd. du Boréal, 2004 et 2005.

Les crocodiles de Bangkok, coll. «Atout», Éd. Hurtubise HMH, 2005.

Le ricanement des hyènes, Éd. La courte échelle, 2004.

Benoît Bouthillette, *La Nébuleuse du Chat*, coll. «Gazoline», Éd. de la Bagnole, 2007.

Christine Brouillet, romans réédités depuis 2005 dans la collection «Ado» à La courte échelle :

Un jeu dangereux

Un rendez-vous troublant

Un crime audacieux

Une plage trop chaude

Une nuit très longue

Un bonheur terrifiant

François Gravel, série «Sauvage», coll. «Titan», Éd. Québec Amérique, 2002 à 2009.

La piste sauvage

L'araignée sauvage

Sekhmet, la déesse sauvage

Sacrilège

Les horloges de M. Svonok

Sales crapauds

Ainsi que *La Cagoule*, hors série

Michèle Marineau, *Rouge poison*, coll. «Titan», Québec Amérique, 2000.

Robert Soulières, dans la coll. «Graffiti», Soulières éditeur, 1997 à 2002.

Un cadavre de classe

Un cadavre stupéfiant

Un cadavre de luxe